…ur riches, posséder de l'or pour donner libre carrière à toutes nos fantaisies, voilà le but que nous poursuivons et voulons atteindre.

—Mais je suis absolument de ton avis.

—T'es-tu demandé en vertu de quel droit ces magnifiques hôtels, devant lesquels nous passons tous les jours, appartiennent à tel ou tel plutôt qu'à nous ? Pourquoi nous ne serions pas mollement assis dans le huit-ressorts qui roule en ce moment sous la fenêtre, à la place du personnage qui s'y prélasse ?

—Ah ! dit Forestier, c'est une reflexion que je me suis faite souvent.

—Eh bien, mon cher, il nous faut arriver à cette fortune à laquelle nous avons droit aussi bien que d'autres. Laisse-moi te diriger, et un jour, à notre tour, nous mènerons la vie à grandes guides et éclabousserons en passant ceux qui vont à pied.

Il fallait que l'Espagnol connût bien son Forestier pour lui tenir un pareil langage. Sachant que tous ceux qui entretiennent d'âpres convoitises sont facilement accessibles aux tentations du mal, il donnait hardiment une formule aux aspirations qui fermentaient dans la cervelle du misérable.

Lorsqu'ils sortirent du restaurant, ils n'avaient préparé aucun programme; mais Forestier s'était donné à don Antonio de Villina comme dans les légendes du Moyen-Age certains hommes de nature ambitieuse et faible s'étaient donnés au diable.

Quand ils se furent quittés, après s'être serré la main, don Antonio se disait :

—Oui, voilà bien l'homme qu'il me faut, tout ce que je lui demanderai de faire, il le fera.

XIII

LE COMPLOT.

Les coquins, trop souvent, réussissent, au moins en apparence, et la fortune scandaleuse de certains individus, dont la place devrait être dans une maison centrale, trouble la conscience des honnêtes gens qui ne voient que la surface des choses.

Heureusement pour la sanction de la morale et l'idée de la justice distributive qui plane sur le monde, la plupart des scélérats trébuchent dès leurs premiers pas dans la voie criminelle et offrent aux honnêtes gens le spectacle d'une justice qui leur était due.

Nous faisons ces réflexions à propos d'Edouard Forestier.

Même pour les plus habiles à corriger les mauvaises chances du jeu, elles sont aléatoires, et il arrive presque toujours que le gain de la veille est emporté par la perte du lendemain.

Il est d'ailleurs reconnu que l'argent obtenu facilement ne profite guère.

La passion du jeu est peut-être la plus absorbante de toutes; celui qui est dominé par elle ne s'arrête pas, ce qu'il gagne ne lui fait que désirer de gagner davantage. Une pente fatale l'entraîne jusqu'à l'heure où la ruine inévitable le réduit à l'impuissance.

La prévoyance et l'économie sont des vertus propres au travailleur. Le joueur ne peut pas les pratiquer; il a des dépenses que son genre de vie lui impose; et c'est le cas de rappeler ce proverbe:

"Ce qui vient par la flûte s'en retourne par le tambour."

Grâce aux trucs que lui avait enseignés don Antonio, Forestier avait ses jours de chance, mais il était toujours dans la gêne. Et puis, moins habile que l'Espagnol, il avait éveillé des soupçons, et plus d'une fois on avait refusé de s'asseoir en face de lui à une table de jeu.

Il venait de gagner quelques pièces d'or dans un tripot où il était venu pour la seconde fois; il résolut d'aller passer le reste de la soirée chez Mme Cauwey, où probablement il gagnerait encore une vingtaine de louis.

Décidément, ce soir là, il était en bonne veine. Plusieurs joueurs se succédèrent devant lui et furent allégés de sommes plus ou moins fortes.

Il provoqua alors le jeune Brégnet, que des pertes successives n'avaient pu encore corriger.

La partie n'était pas égale entre le grec et le jouvenceau. Au bout d'une heure, Forestier avait accumulé devant lui un tas d'or.

Don Antonio observait à distance le manège de son élève. Il dit à un de ses voisins:

—Monsieur de Prévaille, c'est vraiment pitié de voir cet innocent dépouillé par M. de Fabrège.

—N'êtes-vous pas l'ami de M. de Fabrège ?

—Je ne veux plus l'être. Regardez et voyez ce qu'il fait.

De Prévaille surveilla le jeu de Forestier, et bientôt s'aperçut qu'avec l'ongle il faisait une légère marque sur l'angle des cartes, et qu'en les distribuant il en glissait quelques-unes dans sa manche.

Brusquement de Prévaille, s'approcha, et posant sa main sur les cartes servies :

—Vous êtes un voleur! s'écria-t-il.

Ce fut dans la salle un effarement général. Tout le monde se leva et entoura Forestier.

Il voulut protester avec indignation, mais sa pâleur, l'embarras de sa langue le trahissaient.

De Prévaille lui saisit le bras et de la manche de sa redingote, fit tomber une carte, le roi de trèfle.

C'était concluant.

Les mots : voleur, escroc, grec et d'autres épithètes injurieuses, se croisèrent.

—Qu'il rende l'argent! cria une voix.

En un instant l'or qui était sur la table fut saisi; on le fouilla, et on lui prit les quelques louis qu'il avait sur lui.

—Qu'on le chasse! crièrent plusieurs voix.

—Ce ne sera pas assez! il mérite mieux que ça! dit de Prévaille; formons-nous en haie, qu'il passe au milieu de nous, et que chacun lui laisse avec sa botte un souvenir!

La proposition fut accueillie avec enthousiasme.

Mais Forestier, fou de rage, bondit de sa place, et, s'appuyant contre le mur, tira un long couteau d'une de ses poches.

—Le premier qui m'approche, hurla-t-il, je le tue!

Il avait l'air d'une bête fauve forcée par les chiens et acculée dans ses derniers retranchements.

Les plus hardis hésitaient. Mais tous ces hommes allaient-ils se laisser longtemps arrêter par des menaces? L'affaire allait évidemment tourner au tragique, lorsque don José, qui avait momentanément disparu, s'approcha de Mme Cauwey et lui dit, au milieu du bruit des vociférations.

—Il faut à tout prix prévenir un scandale à la suite duquel votre maison serait fermée.

—Mais que puis-je faire ?

L'Espagnol lui dit quelques paroles à l'oreille.

—Oui, oui, c'est cela!.... fit-elle.

Elle sortit du salon, où toutes les femmes étaient pâles et tremblantes, mais reparut aussitôt et se précipita affolée dans la salle de jeu, en criant :

—La police, messieurs, la police! Sauvez-vous!

L'effet produit fut magique.

Les hommes, entraînant les femmes s'engouffraient à la file dans un escalier dérobé, conduisant au jardin derrière la maison, et s'échappaient par une porte pratiquée dans le mur de clôture, laquelle donnait accès à un passage aboutissant au boulevard Haussmann.

En moins de dix minutes, tout le monde avait disparu.

Il ne restait plus dans la salle de jeu que le faux don José Ducos et le faux Louis de Fabrège.

—C'est une fausse alerte, dit l'Espagnol à Forestier; elle était nécessaire pour vous sauver. A présent, vous pouvez partir tranquillement, en sortant par la grande porte. Demain matin, à dix heures, je serai chez vous, attendez-moi.

. . . .

. . . .

Forestier passa une très mauvaise nuit.

Quand il se leva, vainement il fouilla ses poches; il n'y restait pas un rouge liard.

Toutes sortes de pensées sombres se heurtaient tumultueusement dans son cerveau; il avait des idées de meurtre, il se sentait une soif de sang; pourquoi, hier, n'avait-il pas plongé la lame de son couteau dans la gorge de ce Prévaille, qui l'avait dénoncé comme voleur et avait ameuté contre lui tous les joueurs? Ah! s'il pouvait se venger!... Se venger!... Mais c'est sur la société tout entière qu'il aurait voulu exercer sa vengeance, comme responsable de toutes ses misères.

Ainsi, il ne pouvait rien tenter: tout, oui tout se tournait contre lui.

Avait-il même encore le droit de compter sur ce don José Ducos, qui se disait son ami ?

Il allait venir, il lui avait dit de l'attendre à dix heures, c'était la première fois qu'il viendrait chez lui,

Pourquoi cette visite ? Qu'avait-il donc à lui dire ? Lui faire des reproches? Ah! il ne serait pas d'humeur à les entendre!

Et les lèvres de Forestier se crispaient en pensant à cette fortune que l'Espagnol, en lisant dans sa main, lui avait promise.

Et sans se dire que c'était lui qui avait fait sa destinée, que c'était lui-même qui avait perdu sa vie, il lançait autour de lui des regards farouches et grinçait des dents, en maudissant cette implacable fatalité qui ne cessait pas de le poursuivre.

Et c'est avec la fureur dans les yeux et une rage insensée dans l'âme qu'il attendait l'heure du rendez-vous que lui avait donné José Ducos.

Celui-ci arriva un peu avant dix heures.

—Ah! vous voilà, dit Forestier d'une voix sourde, vous ne m'abandonnez donc pas ?

—Celui qui abandonne un ami dans la peine n'est pas un véritable ami, répondit l'Espagnol, et si je suis ici ce matin, c'est que je te savais absolument sans argent et que je craignais que tu ne fisses quelque coup de tête.

—Cet excellent José, fit Forestier, ébauchant un sourire.

—C'est que, vraiment, tu te trouves dans une triste situation.

—Je ne le sais que trop.

—Toutes les maisons où l'on joue, où l'on s'amuse te sont fermées.

—Et mon ami don José m'avait promis la fortune, grogna Forestier avec aigreur, elle est jolie, ma fortune!

—Vas-tu t'en prendre à moi de ta désagréable aventure? Tu as été, paraît-il, d'une incroyable maladresse. Malheureusement, je n'étais pas là pour te retenir et te dire à l'oreille : Prends garde! Tu as mal choisi le moment de jouer, et plus mal encore tes adversaires. Déjà tu avais fait perdre plusieurs joueurs, dont deux ou trois, décavés, étaient furieux contre toi, quand tu as empoigné cet imbécile de Brégnet, avec lequel, manquant de prudence, tu ne crus pas avoir besoin de toute ton habileté; mais les autres avaient l'œil sur toi et suivaient ton jeu; il arriva ce qui devait fatalement arriver. La conclusion de cela, mon pauvre Fabrège, est que tu n'as pas le tempérament d'un bon joueur et que tu n'es pas assez maître de toi pour tricher au jeu.

Forestier tenait sa tête baissée et, nerveusement, se mordillait les lèvres.

—Comme je l'ai déjà fait, continua l'Espagnol, je puis te prêter aujourd'hui quelques louis, mais après? Voyons, que comptes-tu faire ?

—Je n'en sais rien.

—J'aurais bien une proposition à te faire....

—Quelle proposition ?

—Mon cher de Fabrège, je ne sais pas si je dois te dire...... Pourtant, je te connais assez pour avoir en toi la plus entière confiance.

—A la bonne heure; j'ajoute, moi, que je suis entièrement dévoué.

—Oui, je le crois.

—De quoi s'agit-il ?

—D'une affaire grave.

—Tant mieux; plus une affaire est grave, plus on s'y intéresse.

L'Espagnol regardait fixement Forestier, faisant peser sur lui le fluide de ses prunelles sombres.

—Décidément, non, dit-il, je ne peux pas t'associer à cette affaire.

—Pourquoi ?

—Parce que tu peux avoir des scrupules, des hésitations, manquer de l'énergie nécessaire.

—Moi, allons donc!.... Tu crois me connaître, José, eh bien, non, tu ne me connais pas.

—Il s'agit d'une fortune pour moi, d'une grande fortune, dont naturellement tu aurais une part.

Et cette part serait ?

—D'un million.

—Un million! s'exclama Forestier, dont les yeux se remplirent de flammes.

—Mon Dieu, oui, mon cher Fabrège, un joli million, c'est-à-dire un charmant hôtel où il te plaira, la belle petite à y loger, et avec cela tous les autres agréments qu'on peut s'offrir avec cinquante milles livres de rente.

—Tais toi, tais-toi! s'écria Forestier d'une voix rauque, tu me rends fou!

—Alors, mon cher, je ne te dis plus rien; je vais te prêter cinq louis, que tu me rendras ou ne me rendras pas, et je te quitte.

Le faux don José se leva, mit cinq pièces d'or sur la table et parut prêt à se retirer.

Mais Forestier le saisit par le bras en s'écriant :

—Oh! je ne te laisse pas partir!.... Quand on a un ami comme toi, on s'attache à lui comme le tierre à la muraille.

—Je ne veux pas te contrarier, dit l'Espagnol.

Et tranquillement, il se rassit.

—Maintenant, mon cher José, reprit Forestier, causons.

—Soit, causons.

—Dis-moi ce que j'aurais à faire pour gagner le million.

—Une besogne qui n'est pas bien difficile, mais qui réclame du courage et du sang-froid.

—J'ai l'un et l'autre.

—Heu, heu!

—Tu en doutes ?

—Eh non, mais,,,,

—Voyons, quelle est-elle, cette besogne ?

—Tuer un homme! répondit froidement don Antonio de Villina.

Forestier fit un bond sur son siège et regarda l'Espagnol, ouvrant de grands yeux effarés.

—Voilà, mon cher de Fabrège, reprit don Antonio avec ce calme et cette impassibilité qui ne le quittaient presque jamais; à toi de voir si tu peux et si tu veux être mon homme.

Forestier passa rapidement la main sur son front brûlant.

—Je.... je ne dis pas non, balbutia-t-il, mais....

—Mais quoi ?

—Tuer un homme, c'est grave.

—Ne t'ai-je pas prévenu qu'il s'agissait d'une affaire grave ?

—Il y a de grands risques à courir.

—Oh! les risques, on prend ses mesures pour les éviter. D'ailleurs, on ne gagne pas du coup une fortune en se tenant dans sa chambre, tranquillement assis, les jambes devant le feu.

—Tuer un homme, tuer un homme! répéta Forestier.

—Un coup de poignard en pleine poitrine est vite porté, mais il faut avoir la main sûre, de l'audace, beaucoup d'audace, car plus on en a, mieux on réussit.

—Mais si l'on est pincé, c'est la cour d'assises, les travaux forcés à perpétuité ou.... la guillotine.

—Les imbéciles seuls se font prendre et ni toi ni moi ne sommes des imbéciles. Encore une fois, on prend ses précautions et, la chose faite, on a son million, avec lequel on se donne toutes les satisfactions, tous les plaisirs; on peut même, si le cœur vous en dit, se faire passer pour le plus honnête homme du monde.

Enfin, il n'y a pas à discuter sur ceci ou sur cela: veux-tu ou ne veux-tu pas être mon associé en cette circonstance? C'est oui ou non.

Et comme Forestier restait hésitant :

—Je ne veux pas t'entraîner de force, continua don Antonio; si tu acceptes, il faut que ce soit franchement et de bonne volonté; autrement je m'adresserais à un autre. Pour un million on trouve toujours facilement un homme sur lequel on peut compter.

Forestier se redressa, un éclair fauve dans le regard.

—C'est bien, dit-il sourdement, j'accepte!

—Et tu fais bien, car tu ne trouverais pas une autre occasion d'arriver à la fortune.

—Je le sais bien.

—Ainsi, je puis compter sur toi ?

—Oui.

—Donc, pas de faiblesses, pas de scrupules bêtes.

—Oh! des scrupules!....

—Je sais que, comme moi, tu as depuis longtemps marché dessus. Parbleu, ni toi ni moi ne pouvons prétendre à l'un des prix qu'un vieux bonhomme appelé, je crois, M. de Montyon, a fondés pour encourager et récompenser la vertu. Toutefois, il y a entre nous cette différence que si tu étais reconnu aujourd'hui ou demain par un agent de police, il aurait le droit de te mettre la main au collet.

—Hein! que veux-tu dire! fit Forestier tout ahuri.

—Je veux dire que ton passé m'est connu et que tu n'as pas à en être absolument fier; je veux dire que tu es à Paris en rupture de ban et que tu as eu mille fois raison de te dépouiller de ton nom d'Edouard Forestier pour prendre celui de Louis de Fabrège qui, d'ailleurs, te va très bien.

—Mais comment sais-tu....

—Oh! cela importe peu! Je sais, voilà tout.

—Enfin, puisque tu m'approuves d'avoir pris un nom qui ne m'appartient pas, je ne blâmerai point don Antonio de Villina de se faire appeler don José Ducos.

L'Espagnol ne s'attendait pas à cet énorme coup de boutoir. Malgré son empire sur lui-même, il tressaillit violemment, devint blême et un double éclair sillonna son regard. Mais reprenant vite son sang froid, et dissimulant la colère sourde qui grondait en lui :

—Ah! vraiment, fit-il, tu sais que je m'appelle don Antonio de Villina ?

—Mon Dieu, oui.

—Et que sais-tu de moi ?

—Que mon noble ami don Antonio de Villina ne peut pas être plus que moi absolument fier de son passé.

—Qui donc t'a si bien instruit ?

Forestier répondit d'un ton quelque peu goguenard :

—Oh! cela importe peu! Je sais, voilà tout.

Don Antonio eut une lueur dans le regard qui, s'il l'eut surprise, aurait fait frissonner Forestier.

Et il se disait :

—C'est déjà beaucoup trop pour toi de savoir que je suis don Antonio de Villina.

Il reprit à haute voix :

—Eh bien, du moment que tu sais à quoi t'en tenir sur mon compte, comme moi sur le tien, nous allons, je crois, encore mieux nous entendre.

—C'est ce que je pensais. Donc, mon cher José, il y a un homme à assassiner !

—Et un million à gagner, mon cher de Fabrège.

—Egorger un homme, c'est gros; mais c'est gros aussi un million.

—Ne serait-il qu'en billets de la Banque de France.

—Qu'est ce que c'est que cet homme qui te gêne ?

—Mon ennemi.

—Bien sûr, sans cela tu ne lui en voudrais point, mais pour que tu veuilles t'en débarrasser, il y a autre chose; tu as parlé d'une fortune, d'une grande fortune, dont j'aurais pour ma petite part un million. Existe-t-elle réellement, cette fortune ?

—Est-ce que je songerais à me débarrasser de mon ennemi si je n'avais pas à tirer profit de sa mort ?

—C'est juste. Et où est elle, cette fortune ?

—En Espagne.

—Ah! en Espagne ? fit Forestier.

Et ils disait en lui-même :

—C'est drôle; c'était aussi pour une grande fortune en Espagne que je m'étais associé à Mme Prudence.

Alors, reprit-il à haute voix, ton ennemi est Espagnol ?

—Oui.

—Nous allons donc aller en Espagne aour lui faire son affaire.

—Non, car il est présentement à Paris.

—Ah! bien, j'aime mieux ça; comment se nomme-t-il ?

—Il n'est pas utile que tu saches son nom ?

—Pourtant.....,

—Son nom n'a rien à voir dans l'affaire; ce que je puis te dire, c'est qu'il demeure rue de Rivoli, à l'hôtel Meurice.

—Au fait, c'est vrai, je n'ai pas besoin de savoir son nom; mais il y a une chose que je voudrais bien comprendre.

—Laquelle ?

—Qourquoi faut-il tuer cet homme pour que cette grande fortune, qui est en Espagne, soit à toi ?

—Parce qu'elle est entre ses mains: c'est un héritage dont il m'a frustré; lui mort, je rentre en possession des biens dont le testament inique d'un oncle m'a dépouillé.

—Je commence à comprendre: ton ennemi est ton parent.

—Oui, mon cousin.

—Il n'a donc pas d'enfant, ton cousin ?

—Il n'a eu qu'une fille, elle est morte depuis longtemps.

—Et il n'existe pas d'autres héritiers que toi ?

—Je suis seul et unique héritier.

—Parfait! dit Forestier.

Il y eut un silence et il reprit :

—Voyons, mon cher José, dis-moi donc pourquoi tu veux me charger d'une besogne que tu pourrais faire toi-même ?

Don Antonio haussa les épaules.

—Si je la faisais moi-même, je n'aurais pas un million à te donner

—Ça, c'est vrai; mais.....

—Ecoute donc, et tu comprendras: si je frappe mon ennemi, il peut me reconnaître, et s'il ne tombe pas sur le coup, s'il lui reste un souffle de vie et qu'il puisse prononcer quelques paroles, il nomme son assassin. Alors, en admettant que je puisse me soustraire aux recherches de la justice, je n'ai plus à penser à l'héritage, il est perdu pour moi, on ne met pas un homme en possession des biens de celui qu'il a assassiné.

—Ça, Jose, c'est une raison, et une bonne.

—Parbleu!

—Mais quand j'aurai fait le coup, me donneras-tu le million ?

—Est-ce que tu manques de confiance?

—Non, mais tu pourrais oublier....

—Mon cher de Fabrège, je fais avec toi un marché et j'ai tout intérêt à en remplir les conditions. En vérité, tu viens de manifester une crainte ridicule, pour ne pas dire bête; voyons, est-ce que je puis ne pas remplir mes engagements envers toi, quand tu peux me dénoncer, quand tu n'aurais qu'un mot à dire pour me perdre.... Va, en attendant que je sois mis en possession de l'héritage, tu pourras dormir en toute sécurité sur tes deux oreilles.

—Tu as raison, mon cher José, et moi je ne suis qu'un imbécile.

—Non, tu n'es pas un imbécile; mais tu as le tort d'avoir des craintes que rien ne justifie.

—Je ne les ai plus. Mais je me demande comment je vivrai en attendant que tu puisses me donner le million.

—Avant de quitter Paris je te laisserai une somme suffisante, ou mieux encore, si cela te sourit, je t'emmenerai avec moi en Espagne.

—Je te suivrai, mon cher José; je te l'ai dit, je m'attache à toi.

—Oui, tu l'as dit, comme le lierre à la muraille.

Après être resté un moment pensif, Forestier reprit :

—Quand faudra-t-il faire le coup ?

—Le plus tôt possible.

—Mais il faut d'abord que je connaisse ton cousin et que je sache où le rencontrer.

—Le jour où tu le frapperas en plein cœur, avec un poignard que je te donnerai, je serai avec toi et je te le montrerai. Je sais que tous les mercredis il va dîner dans une maison de la rue Lapérouse; il revient à pied, très tard, en fumant tranquillement un cigare.

Nous choisirons le moment et l'endroit où tu devras bondir sur lui. Il faut qu'il tombe mort, sans pousser un cri, sous le coup vigoureusement bien porté. Tu lui enlèves vite sa montre, son portefeuille et son portemonnaie, et nous disparaissons.

Il faut qu'on croie que le meurtre a eu le vol pour mobile.

—Je comprends.

—Et le lendemain nous lisons dans les journaux qu'une attaque nocturne a eu lieu dans les Champs Elysées, qu'un homme y a été assassiné et que l'on n'a aucun indice pour découvrir le coupable.

—Surtout, ajouta don Antonio, que ta main ne tremble pas, et enfonce la lame jusqu'au manche.

Les yeux du misérable s'étaient remplis de sinistres lueurs.

Les deux associés, si bien dignes l'un de l'autre, échangerent encore quelques paroles, puis se séparèrent.

—Un million, un million! grommela Forestier; enfin, je l'aurai donc, moi aussi, la fortune!

XIV

EXPLORATIONS.

Pendant que se préparent à Paris de nouveaux événements dramatiques, transportons-nous sur les bords du Tarn, où se trouve le jeune ingénieur Lucien Delteil, momentanément exilé par Mme Villarceau.

La mission scientifique dont le jeune homme faisait partie se composait de quatre personnes.

M. Fréminy, inspecteur général et professeur à l'Ecole des Mines, connu par plusieurs ouvrages d'exploration en Europe et en Amérique, la dirigeait. Ses compagnons étaient de jeunes ingénieurs de grand avenir.

La mission avait traversé les montagnes d'Auvergne sans s'y arrêter. Des recherches antérieures ne laissaient presque rien à glaner dans cette région bien connue.

Des découvertes récentes ouvraient, au contraire, un vaste champ à de nouvelles recherches dans la vallée supérieure du Tarn, laquelle, depuis quelques années seulement, avait été signalée à la curiosité des savants et des artistes.

La mission s'était donc dirigée sur Mende, le triste chef-lieu de la Lozère, où un antiquaire lui donna des indications sur les gorges de la rivière qui font de ce coin perdu de la France un des plus merveilleux panoramas du globe.

Alors M. Fréminy et ses compagnons étaient entrés dans cette partie du département du Tarn limitrophe de celui de la Lozère. Ils furent d'abord émerveillés à la vue du torrent, roulant ses eaux limpides au fond d'un abîme que surplombent les rochers aux formes fantastiques des causes Méjan et de Sauveterre, qui le dominent souvent de cinq à six cents mètres.

Nos explorateurs avaient bon pied, bon œil, l'avidité de voir et de connaître; courageux, insensibles à la fatigue, les longues courses à travers un pays coupé de ravins profonds, aux montées abruptes, ne les effrayaient point.

Ils arrivèrent ainsi au bourg d'Espagne, blotti au milieu d'un chaos de rochers aux tons rougeâtres, entouré d'un décor qui défie la palette du peintre le plus habile.

Dès lors, ils passèrent d'un enchantement à un autre. Tantôt ils arrêtaient leurs regards sur une vallée verdoyante où poussaient, à l'abri des vents du nord, des noyers, des amandiers, des vignes; tantôt se dressaient au-dessus d'eux de gigantesques falaises aux crêtes desquelles se voyaient encore les ruines de manoirs féodaux comme Roqueblave, Casteblanc, Charbonnières, qui rappellent les luttes sanglantes dont ils furent le théâtre à l'époque de la féodalité.

Au bourg de Sainte Enémée, où ils s'arrêtèrent, se rattache une légende qui a d'étranges rapports avec celle de sainte Odile, dont le culte s'est perpétué de siècle en siècle sur une des plus belles montagnes d'Alsace.

Comme la patronne de l'Alsace, sainte Enémée était fille d'un roi mérovingien; comme Odile, elle se refusa au brillant mariage que voulait son père; comme Odile aussi, Enémée se déroba aux grandeurs pour vivre dans la solitude.

(*A continuer.*)

PROCLAMATION.

Mairie de la Nouvelle Orléans, Hôtel de-Ville, ce 12 mars 1895.

Conformément aux exigences de la section 56 de la Charte de la ville de la Nouvelle Orléans, une élection pour un Conseiller pour remplir la vacance occasionnée par la mort de l'Hon. Léonce B. Muro, ancien représentant dans le Conseil du septième ward est ordonnée entre les heures de 6 A. M. et de 7 P. M. le MARDI, 7 avril 1895 dans les différents precincts du septième district représentatif, septième ward, dans les endroits respectifs de vote ci dessous désignés, à savoir

SEPTIEME WARD.

Premier Precinct—De Nord Peters à Chartres, d'Esplanade à Champs Elysées, coin Français et Chartres.

Deuxième Precinct—De Chartres à Dauphine, d'Esplanade à Champs Elysées, coin Royale et Français.

Troisième Precinct—De Dauphine à Remparts, d'Esplanade à Champs Elysées, coin Union et Bourgogne.

Quatrième Precinct—De Remparts à Marais, d'Esplanade à Champs Elysées, 417 St Claude près St Antoine.

Cinquième Precinct—De Marais à Robertson, de St Antoine à Champs Elysées, 184 Français.

Sixième Precinct—De Robertson à Célestine, de Champs Elysées à St Antoine, coin Français et Claiborne.

Septième Precinct—De St Antoine à l'Avenue St-Bernard, de Marais à Célestine, coin Avenue St-Bernard et Urquhart.

Huitième Precinct—De Marais à Derbigny, de l'Avenue St Bernard à Esplanade, coin Lapeyrouse et Claiborne.

Neuvième Precinct—De Derbigny à Galvez, de l'Avenue St Bernard à Esplanade, Roman, entre Kerlerec et Colombus.

Dixième Precinct—D'Esplanade à l'avenue St Bernard, de Galvez à Broad, coin Lapeyrouse et Rocheblave.

Onzième Precinct—De l'avenue St Bernard à Champs Elysées, de Célestine à Marigny, coin Français et Galvez.

Douzième Precinct—De Broad aux bois, d'Esplanade à l'avenue Marigny, Encampement et Florida.

Treizième ward—De l'avenue Marigny au Lac Pontchartrain, de Champs Elysées aux bois, Chemin de Gentilly et Français.

JOHN FITZPATRICK, Maire.

31 mars au 9 avril

JOURNAUX FRANCAIS

Dépositaires Généraux
L. DERMIGNY & Cie.
126 W. 25th Street, NEW YORK

Envois par la Poste [illegible]

Conditions [illegible]

THE NEW ORLEANS BEE

(*L'Abeille de la Nouvelle-Orléans*).

A Daily Newspaper, established on the 1st September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

Per annum, $3; six months, $1.50; three months, 75 cents.

VENTES A L'ENCAN.

PAR SPEAR & ESCOFFIER.

ANNONCE JUDICIAIRE.

GROCERIES!

Cheval et Wagon! Billet Hypothécaire! Action de la N. O. Co-Operative Bank!

COMPTES OUVERTS.

Sordelet Bros vs leurs Créanciers.

No 45,117.—Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans.

PAR SPEAR & ESCOFFIER, Placide J. Spear, Encanteur—Bureau No 723 (ancien 155) rue Commune—JEUDI, le 11 avril 1895, à 10 heures du matin. Il sera vendu à l'encan, au coin des rues S. Claude et Marigny, en vertu de et conformément à un ordre de l'Hon. Fred. D. King, Juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, daté du 29 mars 1895, pour le compte de la dite insolvabilité—

Le stock de commerce sur les dits lieux consistant de groceries, liqueurs etc, cheval et wagon, billets hypothécaires, installations de magasin, comptes ouverts, d'après l'inventaire enregistré et qui peut être vu en mon bureau, 1 action de la Co-Operative Bank, etc.

Conditions—Comptant au moment de l'adjudication. 30 mars—au 11 avril

ANNONCE JUDICIAIRE.

MULETS, CAMIONS, CHEVAUX.

R. M. Catton vs ses Créanciers.

No 44,734—Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans.

PAR SPEAR & ESCOFFIER—Bureau, 723 (vieux 155) rue Commune, JEUDI, le 4 avril 1895, à 10:30 heures du matin, il sera vendu à l'enchère publique, au No 517 (ancien No) rue de Chartres en vertu et conformément à un ordre de l'honorable F. A. Monroe, juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, daté le 22 mars 1895, pour le compte du di. insolvable—

10 mulets,
1 cheval
4 camions.

Conditions—Comptant au moment de la vente.
23 mars—au 4 avril

PAR FITZPATRICK & SMITH.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Propriété de Choix dans le Cinquième District,

Formant l'encoignure de l'avenue Pacifique et de la rue Elisa;

—AUSSI—

La propriété à côté à l'encan.

MARDI, le 2 AVRIL 1895.

Succession de Daniel Sullivan.

No 33,019—Cour Civile de District pour la Paroisse d'Orléans Division C.

PAR FITZPATRICK & SMITH—W. H. Fitzpatrick, encanteur, bureau 336 rue Carondelet—MARDI, le 2 avril 1895, à midi à la Bourse des Encanteurs, Nos 629 et 631 rue Commune, en vertu de et conformément à deux jugements séparés, l'un rendu et signé le 12 février 1895 et l'autre rendu le 11 février 1895 signé le 15 février 1895, par l'Hon F. A. Monroe juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, Division C dans l'affaire ci dessus intitulée, sera vendu à l'encan, la propriété suivante décrite à savoir.

1. **Un certain lot de terre**, ensemble avec toutes les améliorations qui s'y trouvent et les droits, passages et privilèges, situé dans cette paroisse sur la rive droite du fleuve Mississippi, vis à vis de cette ville, désigné comme lot No 12 de l'îlet No 10, lequel est borné par les avenues Pacifique et Elmire et les rues Alix et Elisa d'après le plan de la propriété de l'entrepôt Brooklyn dressé par W. F. Thompson [illegible]

2. **Un autre certain lot de terre**, [illegible]

PAR CURTIS & BAUMGARDEN

ANNONCE JUDICIAIRE

Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans [illegible]

A. S. FIELD & BRO.,

VERSUS

LEURS CREANCIERS.

Le Contenu d'une Pharmacie.

PAR CURTIS & BAUMGARDEN, E. Curtis, Encanteur, bureau Nos 50 et 52 rue [illegible] LUNDI 1er avril à 11 heures A. M. sur les lieux, numéro 918 [illegible] UN LOT DE DROGUES, MEDECINES, INSTALLATIONS et tous autres articles qui se trouvent habituellement dans les pharmacies d'après l'inventaire enregistré.

Conditions—Comptant.
21 mars 24 24 27 31 avril 1er

PAR W. I. HODGSON & FILS

ANNONCE JUDICIAIRE

Une Caisse Pantalons en Coutil Satiné. 420 Sacs Tourteaux de Graines de Coton.

PAR W. I. HODGSON & FILS—Encanteurs. Bureau No 143 (ancien numéro 13), rue Carondelet. VENDREDI, 5 avril 1895 à 10:30 heures A. M. au dépôt [illegible] des rues Poydras et Foret, [illegible] sous l'acte No 121 de 1890 pour le compte de qui de droit il sera vendu: Une caisse pantalons en coutil satiné, 420 sacs tourteaux de graines de coton. Conditions: Comptant au moment de la vente. 26 mars 27 31—A date

JULES ANDRIEU,
—Successeur de—
ROCHEREAU & ANDRIEU,
AGENT D'AFFAIRES,
Nouvelle-Orléans, Lne.
P. O. Box 113. 29jan—1an

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE.

ATTENTION! ATTENTION! ATTENTION!

UNE RARE OCCASION

—POUR UN—

PLCEMENT AVANTAGEUX.

VENTE

—PAR LE—

SHERIF CIVIL

L'Etablissement Complet de la propriété

—CONNUE [illegible]—

Algiers Ice Fac'y

—ENSEMBLE [illegible]—

L'ETABLISSEMENT

—DE—

ELECTRIC LIGHT

Connection et le tout en bonne condition et parfait état de travail.

Pour de plus amples [illegible] des deux établissements qui suit.

DANS L'AFFAIRE

—DE LA—

LIQUIDATION

—DE LA—

ALGIERS ICE Manufacturing Company

COUR CIVILE [illegible]

Treize certains lots de terre [illegible]

VICTOR MAUBERRET
Shérif Civil de la paroisse d'Orléans
1er avril 1 8 15 22 29—mai 2

ETAT DE LA LOUISIANE, COUR CIVILE de District pour la paroisse d'Orléans No 45,305—Division [illegible] Charles Eblo vs ses créanciers [illegible] Nouvelle Orléans, 11 mars 1895.
(Signé) N. H. RIGHTOR, Juge.
Pour copie conforme
JAS. D. RANKIN, Député Greffier.
13 mars—1m mer